

E. Natalie ROTHMAN,
The Dragoman Renaissance. Diplomatic Interpreters and the Routes of Orientalism

Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2021,
 419 p., ISBN : 9781501758492

Mots-clés : diplomatie, empire ottoman, drogman, interprète, époque moderne

Keywords: diplomacy, Ottoman Empire, drogman, interpreter, modern era

L'ouvrage de E. Natalie Rothman offre un portrait détaillé d'un groupe d'intermédiaires important mais peu étudié, les drogmans, ces traducteurs-interprètes au service des puissances étrangères employés dans les ambassades auprès de la Porte, à Istanbul. L'auteure cherche à dépasser la fragmentation des recherches qui les ont concernés, le plus souvent limitées à des biographies et à des généalogies familiales, et livre une étude combinant l'examen de leurs trajectoires sociales et professionnelles avec l'analyse de leur participation à la production d'un savoir. Elle revisite les clichés présentant les drogmans soit comme des grands conspirateurs déterminés à maintenir leurs maîtres dans l'ignorance et la désinformation, soit comme des pions dans la transmission d'un discours officiel d'un code linguistique à un autre. Il s'avère que leur rôle fut central. Au-delà des informations, ils communiquaient aux Européens du début de l'époque moderne les points de vue des élites ottomanes sur la politique, la langue et la société, tout en intervenant activement dans la traduction et la divulgation du savoir ottoman. Leur médiation, qui reposait sur leurs habiletés diplomatiques et leurs réseaux, leur permettait également d'agir en tant que guides, d'aller à la quête de manuscrits et d'objets, et d'obtenir des permis des autorités ottomanes pour des fouilles archéologiques, étant eux-mêmes en échanges constants avec les propriétaires et gardiens de sites et de bibliothèques anciennes.

L'omniprésence des drogmans dans divers espaces sociopolitiques témoigne de l'importance de la pluralité linguistique dans les conceptions pré-modernes du pouvoir impérial. Dans les territoires ottomans leur importance continua de croître avec les conquêtes des xv^e et xvi^e siècles qui incorporèrent dans l'Empire des locuteurs de langues grecque, arabe ou slave. Les drogmans étaient présents dans une grande variété d'institutions étatiques allant des chancelleries provinciales et ministérielles aux maisons de douane et aux tribunaux, en tant qu'intermédiaires entre le sultan et ses sujets polyglottes et entre les souverains et les étrangers. Qu'ils soient nés

et aient grandi dans la capitale ottomane, lieu clé de production culturelle et de sociabilité, ou qu'ils y séjournent depuis longtemps, les drogmans étaient omniprésents dans les faubourgs chrétiens de la ville, principalement à Galata-Pera, où se trouvaient la plupart des ambassades étrangères. Avec le turc ottoman devenu la langue dominante du cérémonial de cour, et un sultan largement inaccessible à tous sauf à son cercle le plus intime, les drogmans étaient devenus un élément incontournable de la pratique de la diplomatie. Si ailleurs la maîtrise de la ou des langues de cour locales permettait à un ambassadeur résident d'avoir un accès direct au souverain, l'absence de communication directe avec le sultan ottoman a eu des conséquences indirectes. Cette omniprésence des drogmans aurait dissuadé les diplomates envoyés à la Porte d'acquérir eux-mêmes la maîtrise du turc ottoman, ce qui aurait augmenté la perception de cette langue comme étant inaccessible, et du système politique ottoman comme étant obscur et impénétrable.

L'ouvrage est centré sur le milieu diplomatique de la capitale ottomane à l'époque moderne et combine une étude prosopographique des drogmans et de leurs réseaux sociaux avec une exploration en profondeur des textes et des images qu'ils ont produits. Il comprend 255 pages de texte divisées en une riche introduction, sept chapitres et un épilogue. Il dispose d'un appareil critique, d'une bibliographie, d'un index et de nombreuses figures (illustrations, graphes, arbres généalogiques...), disponibles en ligne, sur une page dédiée, offrant ainsi une meilleure qualité d'image et la possibilité de zoomer, sous réserve de disposer d'une connexion internet⁽¹⁾.

Le premier chapitre a pour sujet la formation des drogmans vénitiens à travers leur recrutement, leur apprentissage et leur socialisation dans les territoires vénitiens et ottomans et dans le *bailate*, le consulat vénitien dans la capitale ottomane. Cette institution, qui servit de modèle à de nombreuses autres résidences diplomatiques à Istanbul, était un lieu majeur dans la production et la circulation du savoir de médiation des drogmans. Les apprentis, souvent entre 15 et 18 ans, parfois plus jeunes, étaient recrutés parmi les citoyens vénitiens, parmi les élites urbaines des colonies vénitiennes d'Adriatique et de Méditerranée orientale ou, de plus en plus, parmi la communauté catholique ottomane (principalement stambouliote). À son apogée, à la fin du xvii^e siècle, le drogmanat vénitien consistait tout au plus en une douzaine de familles qui fournissaient ses jeunes apprentis au *bailate*, génération après génération.

(1) <http://drogmans.digital.utsc.utoronto.ca/islandora/object/drogmans:TableofFigures>

L'endogamie était importante: les familles se mariaient entre elles de manière à garder le contrôle sur les positions. La majorité des recrues étaient les fils, beaux-fils et neveux de drogmans en fonction, dont les sœurs étaient parallèlement mariées à d'autres drogmans et apprentis, forgeant ainsi une véritable «caste» stambouliote au sein de laquelle avait lieu un transfert de connaissances intergénérationnel. Pour les drogmans locaux, les avantages étaient importants leur offrant une protection légale, des immunités, des exemptions de taxes et des priviléges commerciaux. Certains *ahidnâme* (capitulations) octroyés aux puissances étrangères incluaient des clauses concernant les drogmans, énumérant leur nombre, leurs priviléges et leurs responsabilités. Du côté des autorités vénitiennes, recruter des drogmans parmi les puissantes familles catholiques de Pera donnait à Venise un accès à des réseaux sociaux qui facilitait la collecte d'informations de l'ensemble des territoires ottomans.

Dès leur entrée en service, les jeunes apprentis drogmans étaient retirés de leur foyer (majoritairement stambouliote) et des soins domestiques de leur mère (majoritairement hellénophone), et placés dans l'espace italianisant et exclusivement masculin du *bailate*, véritable espace de socialisation. Là, pendant les sept années suivantes ou plus, ils étaient confiés aux soins de leurs pères, oncles et frères aînés drogmans et, bien sûr, du baile lui-même. Ce dernier, bien qu'ignorant généralement le turc, surveillait personnellement les progrès linguistiques de ses apprentis drogmans et en rendait compte dans ses dépêches périodiques au Sénat vénitien et dans sa *relazione* exhaustive à son retour de fonction.

Le drogmanat formait un véritable corps comprenant des hiérarchies et des salaires différenciés. Les apprentis ou *giovani di lingua* étaient en règle générale confinés au *bailate* où leur étaient parfois confiées des tâches de traduction. Ils se dédiaient au développement de leurs compétences linguistiques en italien, en latin et en turc ottoman, moins fréquemment en arabe et en persan, étant donné que leur langue maternelle était le grec, parfois le slave ou l'arménien. Il leur fallait également comprendre les genres littéraires ottomans et les pratiques de chancellerie afin de pouvoir interagir avec les autorités, effectuer des copies et des traductions. Des drogmans de second rang étaient chargés des affaires navales et commerciales et passaient la plupart de leur temps aux douanes. Le grand drogman, le plus élevé dans la hiérarchie, accompagnait l'ambassadeur dans les audiences, agissait, rituellement, comme sa bouche et ses oreilles, et jouait un rôle de médiateur dans le déroulement des cérémonies officielles. Les drogmans étaient loin de se limiter à un simple

service d'interprétariat auprès du baile durant ses audiences avec le Grand Vizir ou d'autres ministres ottomans. Ils évoluaient à travers différents bureaux, réalisant des tâches diplomatiques et commerciales, traduisant des documents, effectuant des visites dans les résidences des dignitaires ottomans. Certains, de manière plus exceptionnelle, effectuaient des missions dans des lieux lointains comme en Perse ou en Afrique du Nord. Officiellement les Vénitiens recherchaient l'exclusivité de leurs drogmans et refusaient, par crainte d'espionnage, qu'ils ne travaillent pour d'autres puissances politiques. Dans les faits, les réseaux de parenté et d'amitié donnaient aux drogmans accès à des informations locales mais également provenant des différentes puissances européennes, qui bénéficiaient en retour aux Vénitiens.

Leur mobilité spatiale et sociale, reposant sur un dense réseau construit autour de la parenté, est l'objet du deuxième chapitre. L'auteure analyse le rôle important joué par les épouses, les filles et les sœurs de drogmans dans la consolidation des liens et des alliances à travers lesquels se jouaient de nombreux intérêts politiques et économiques. Quelques épouses et filles de drogmans semblent avoir exercé la gestion des propriétés immobilières dans la ville et avoir entretenu un savoir juridique dans le but de conserver la richesse de la famille. C'est notamment par ce biais qu'elles apparaissent dans les archives du *bailate*, en procès contre différentes personnes et institutions pour la possession de biens. Leur centralité est importante dans le tissage de dynasties de drogmans et dans le maintien de l'endogamie. Les stratégies matrimoniales étaient en effet multigénérationnelles et réalisées à plusieurs échelles, locales, et dans l'ensemble des territoires ottomans. Les mariages étaient l'occasion d'offrir des dons et les femmesaidaient à intégrer leurs proches dans de nouveaux réseaux de patronage. Ces alliances forgeaient les réseaux qui traversaient les frontières politiques, spatiales et ethnolinguistiques. Les familles de drogmans étaient des noeuds cruciaux qui permettaient l'acquisition de prestige local et de pouvoir.

Les Vénitiens multipliaient également les liens de patronage avec les familles de drogmans dans le but d'atténuer leur proverbiale déloyauté et déshonnêteté. Par ce même biais, les drogmans souhaitaient sécuriser leur position familiale, en plaçant leurs enfants en apprentissage. Les archives du *bailate* mentionnent régulièrement des invitations, pour le baile, à servir de parrain pour le nouveau-né d'un drogman, ou d'invité d'honneur au mariage d'une fille, mais elles restent silencieuses sur le vaste réseau de patronage qui liait les drogmans aux autres résidents de la capitale ottomane. À la différence d'autres

employés, les drogmans ne résidaient pas au sein du *bailate* mais maintenaient leur propre maison à proximité. Ils entretenaient la richesse de leur ménage en employant un nombre significatif de serviteurs et d'esclaves alors que les archives offrent en général le portrait d'une relative pauvreté. Les mariages et les baptêmes des esclaves étaient aussi un moyen pour les drogmans de cimenter leurs liens avec la communauté de Pera. L'auteure remarque certains comportements, notamment l'usage d'un code vestimentaire ou une origine des esclaves qui différait de l'élite ottomane, et de celle de Pera en particulier. Au lieu d'une prépondérance donnée à la possession d'hommes provenant d'Afrique subsaharienne et d'Italie chez les musulmans, les drogmans préféraient une majorité de femmes esclaves de la mer Noire et évitaient l'origine européenne.

Le troisième chapitre est centré sur quatre *relazioni* de drogmans (ou rapports de missions diplomatiques officielles) et sur leurs stratégies de représentation de l'Empire ottoman à la classe politique vénitienne. Les *relazioni*, bien établies en tant que genre au milieu du XVI^e siècle, visaient à fournir un rapport très conventionnel sur une cour étrangère vue par les yeux d'un représentant officiel vénitien. La grande majorité était réalisée par les membres des plus hauts échelons de l'élite politique patricienne. Les quatre *relazioni* examinées diffèrent dans le sens où leurs auteurs n'en faisaient pas partie et, tout en représentant la Sérénissime, ils devaient établir leur légitimité au sein d'un ordre diplomatique très hiérarchisé. Ainsi les drogmans non patriciens, et parfois non vénitiens, mesuraient leurs propres performances diplomatiques et littéraires. Au-delà des prouesses linguistiques, le capital social et culturel des drogmans provenait de leur position de « spécialistes de l'information » qui rassemblaient et réarticulaient des connaissances utiles pour leurs clients. Ils exerçaient ce métier spécialisé à travers un mélange de genres, certains écrits, d'autres oraux, qui dépendaient simultanément de leur capacité à se distinguer, à la fois en tant que porteurs individuels d'un savoir et d'une expertise uniques et – surtout en ce qui concerne le drogman vénitien –, en tant que membres d'une communauté de pratique façonnée par l'apprentissage et l'endogamie.

Parallèlement, en écrivant des *relazioni*, les drogmans s'éloignaient, par nécessité, du territoire plus familier des négociations orales. L'oralité définissait une grande partie des interactions quotidiennes des drogmans, que ce soit avec les dignitaires ottomans ou le personnel des ambassades, qu'ils rendent compte au baile ou qu'ils adressent une pétition au Sénat ou à la Porte, toujours conçue comme une performance orale par le suppliant ou son représentant.

Pour les non-patriciens qui écrivaient des *relazioni* à présenter au gouvernement vénitien, les enjeux étaient plus élevés que pour les ambassadeurs et les bailes patriciens. Ils devaient démontrer leur capacité à écrire dans ce genre et, par conséquent, à être des diplomates légitimes. Pour ce faire, ils devaient se conformer aux attentes rigides du genre. La composition d'une *relazione* bien formée et présentant tous les attributs stylistiques établissait, en premier lieu, leur autorité à l'écrire et, par extension, la légitimité de leurs prétentions à servir en tant que représentants de haut niveau de l'État. Elle soulignait également, à un niveau secondaire, l'appartenance des auteurs à une élite vénitienne possédant la maîtrise d'une culture littéraire.

Les quatre auteurs choisis par Natalie Rothman, malgré leurs provenances et trajectoires professionnelles différentes, partagent des caractéristiques communes, notamment leur naissance ou longs séjours dans les terres ottomanes et leur service pour le gouvernement vénitien, à Istanbul ou à Venise. Ces *relazioni* soulignent comment l'altérité ottomane était souvent employée précisément par ceux qui pouvaient prétendre à une connaissance intime des « choses ottomanes ». Elles s'éloignent davantage d'un récit européocentrique mais manifestent néanmoins un point de vue nettement stambouliote, largement comparable à celui des lecteurs vénitiens (et autres italiens) contemporains. Ces *relazioni*, faisant partie d'un champ plus large de production textuelle et visuelle, soulignent également que leurs auteurs drogmans ne peuvent être considérés comme de simples « appendices », travaillant dans l'ombre des puissants ambassadeurs et consuls. La nouvelle histoire diplomatique a justement mis en lumière le rôle d'acteurs sociaux relativement subalternes dans le développement de la pratique et du protocole diplomatiques.

Leurs stratégies de représentation d'eux-mêmes sont la focal du quatrième chapitre qui considère deux types de production figurant des drogmans et dans la production desquelles ils furent impliqués. Le premier est un album illustré datant des années 1660 ayant pour sujet la politique, la diplomatie et la vie quotidienne dans l'Empire ottoman. Il s'agit à première vue d'un album de costumes, alors très en vogue à la fin du XVII^e siècle. Toutefois, l'auteure le considère davantage comme un manuel destiné aux diplomates vénitiens se rendant à Istanbul. Rassemblé dans le *bailate* il est l'aboutissement d'une collaboration entre son auteur, le secrétaire vénitien Giovanni Battista Ballarino, ses drogmans et plusieurs artistes ottomans et italiens. Même si certaines images de l'album avaient pour objectif de plaire aux lecteurs, leur production, qu'elle soit le

fait d'artistes locaux associés à la cour ou d'artistes européens attachés à des missions diplomatiques, doit être comprise au-delà d'un simple geste exotique, et rattachée au contexte d'une interaction soutenue. Les drogmans sont présents en tant qu'objets visuels et textuels dans de nombreux folios de l'album. Le deuxième corpus documentaire est composé d'une douzaine de portraits issus de la dynastie de drogmans Tarsia-Carli-Mamuca della Torre, comprenant également des portraits de femmes. En commissionnant leurs portraits, ils collaborèrent avec des miniaturistes stambouliotes mais aussi avec des portraitistes gravitant en Istrie, dans le berceau familial, à la frontière vénéto-habsbourgo-ottomane. Ces portraits expriment une synthèse entre deux modèles d'autoreprésentation des drogmans : une grandeur stambouliote, exprimée avant tout dans les codes vestimentaires soignés des hommes et des femmes, et une aristocratie provinciale italienne, basée en Istrie, dans le choix du genre (la peinture à l'huile sur grande toile), de la posture et, dans la plupart des portraits, de l'inscription latine permettant l'identification des personnes, de leur profession et de leur statut politique.

Les trois derniers chapitres abordent la question des pratiques de traduction des drogmans. Être un orientaliste dans l'Europe du début de l'époque moderne impliquait la connaissance de langues orientales parmi lesquelles le turc ottoman était largement absent au sein des chaires universitaires alors que les chaires dédiées à l'hébreu, au grec, au syriaque et à l'arabe se diffusaient depuis le XVI^e siècle. Très peu de « matériel » était alors disponible pour apprendre la langue et peu d'érudits ottomans séjournait en Europe occidentale. Les diplomates étrangers, hormis quelques rares exceptions, choisissaient de se reposer sur les drogmans pour traduire les mots et le monde ottoman. Il y avait, ainsi, un fort contraste entre les intenses engagements diplomatiques des Européens avec la Porte et l'ignorance profonde de la langue, et de fait de l'ensemble de la littérature, même au sein des universités européennes.

Le cinquième chapitre explore le rôle essentiel des drogmans dans l'institutionnalisation de l'étude du turc ottoman dans l'Europe des XVII^e-XVIII^e siècles à travers la production de grammaires, de dictionnaires, de lexiques, de vocabulaires et de glossaires. L'auteure met en évidence certaines caractéristiques de la compréhension du turc ottoman par les drogmans par rapport aux missionnaires et aux érudits et par rapport aux autres langues orientales, en examinant leurs pratiques, notamment les nombreuses contributions de Franciscus Meninski (1620-1698), drogman basé à Vienne et sans doute le plus influent des drogmans du début de l'ère moderne,

devenu lexicographe et grammairien ottoman. Elle suggère que l'intégration de l'ottoman au sein des langues orientales dans la philologie européenne s'accompagnait d'idéologies linguistiques propres à la cour d'Istanbul que les drogmans véhiculaient en plus du simple registre. Ces idéologies linguistiques privilégiaient l'étude de certains types de textes qui mettaient le plus en évidence la relation lexicographique et syntaxique de l'ottoman avec l'arabe et le persan, exigeaient un enseignement formel, simultané ou quasi simultané des trois langues, et minimisaient la relation de l'ottoman avec d'autres langues régionales de plus en plus considérées comme « européennes » (à savoir l'italien, le grec, le slave) et donc « non islamiques ». Les drogmans ont ainsi contribué à faire de la langue ottomane un objet du savoir européen, mais ils ont parallèlement donné à cet objet un aspect indubitablement étranger. Ainsi l'attrait pour les « choses turques », alimenté par un intense mouvement de publications (près de 6 000 publications en Europe avant 1700) allait de pair avec la conscience d'une très forte altérité, jugée souvent incompatible avec les pratiques européennes.

Le sixième chapitre examine leur travail de traduction en se penchant sur les *Carte Turche* conservées dans les archives du *bailate* s'étendant de 1590 à 1790. Il s'agit de 36 registres comprenant quelques milliers de documents qui, au-delà de leur contenu diplomatique et légal, présentent des aspects intéressants au niveau des pratiques linguistiques, offrant une copie de décrets sultaniens ottomans ou d'autres chartes officielles d'un côté et leur traduction en italien signée par un drogman de l'autre. De tels registres existaient dans d'autres chancelleries. L'auteure, pour bien comprendre les pratiques de traduction des drogmans et les transformations textuelles, les resitue dans les trajectoires professionnelles et familiales des drogmans. Si chaque traduction n'était pas nécessairement motivée par la poursuite d'objectifs individuels, il existait des attentes conventionnelles quant à la familiarité des lecteurs visés avec l'appareil d'État, la politique et l'histoire ottomane. Natalie Rothman choisit des exemples précis comme la comparaison de deux traductions d'un firman du sultan Mourad III de 1594 par deux drogmans aux trajectoires de vie et aux connections avec le milieu d'élite vénitien différentes.

Le septième chapitre élargit l'analyse à un mouvement plus vaste de traductions et explore comment la position diplomatique des drogmans les rendit intermédiaires entre les auteurs ottomans et les lecteurs européens, transformant les ambassades en lieux de productions culturelles. Ils apparaissent ainsi comme des nœuds essentiels dans les circuits de communication qui liaient les différents milieux

intellectuels. L'auteure s'appuie sur un corpus de documents écrits par les drogmans sur les Ottomans, soit en tant qu'auteurs, soit en tant que traducteurs et examine l'impact de ces écrits sur le façonnement d'un champ de connaissances. Certains genres sont en effet sous-représentés dans les traductions réalisées comme la poésie, la théologie et les écrits scientifiques. À travers la sélection des textes ottomans à traduire, les drogmans ont joué un rôle pivot en définissant, pour leurs publics européens, une idée de ce qu'était la littérature ottomane, qui resta longtemps orientée vers les genres politique et historique. Leurs choix étaient eux-mêmes le fruit d'un complexe réseau intellectuel guidé par les élites ottomanes qui synthétisaient un savoir islamique existant et exprimaient leurs propres idéologies. Pour l'auteure il est impossible de parler de « littérature turque » sans considérer la complexité des circulations et des médiations, et la manière d'émerger de ce champ de connaissances à travers un dialogue constant (et souvent par le biais des drogmans) avec des sujets ottomans et non-ottomans, avec les employés des ambassades étrangères, avec l'élite intellectuelle et politique ottomane, mais également avec une quantité d'interlocuteurs diffus à travers la République des Lettres.

L'ouvrage, épiloguant sur l'héritage du drogmanat vénitien, offre à la fois un portrait convaincant d'un groupe d'intermédiaires négligé par l'historiographie et une réflexion méthodologique et conceptuelle sur l'Orientalisme. Il déconstruit certains mythes comme celui des drogmans considérés comme des sujets typiques ottomans alors qu'ils étaient rarement musulmans et même parfois sujets non-ottomans car nés à l'extérieur de l'Empire. Ils vivaient la plupart du temps à Istanbul ou dans d'autres *hubs* politiques et commerciaux de l'espace méditerranéen. Leurs écrits reflètent ainsi un certain dédain pour les provinces et une suspicion envers les milieux non élitistes, ottomans ou autres. Leurs liens sociaux étendus, leurs relations de patronage et bien entendu leurs dispositions linguistiques se sont avérées fondamentales.

Dès les premières lignes de son introduction, reprenant les mots d'Edward Said⁽²⁾, Natalie Rothman conteste la vision dominante, européocentrique, de la République des Lettres et de l'Orientalisme du début de l'époque moderne. Elle en dément les limites temporelles car bien que façonné par les préoccupations des Lumières, l'Orientalisme plonge ses racines dans le contexte de compétition entre Empires dans la Méditerranée du XVI^e siècle et dans

ses remaniements tout au long du XVII^e siècle. Les limites spatiales en sont également discutées puisque l'Orientalisme, en tant qu'épistémologie et méthodologie, n'était pas seulement (ou même principalement) issu de la recherche européenne. Au contraire, le milieu diplomatique d'Istanbul du début de l'ère moderne et ses liens étroits avec les élites savantes et la cour ottomane ont joué un rôle décisif dans la formation de certains des traits les plus distinctifs de l'Orientalisme comme son penchant philologique, associés à une tendance à éluder d'importantes différences temporelles, spatiales et socioculturelles pour produire « l'Orient » comme un objet cohérent et cohésif, allant bien au-delà de la binarité entre l'Europe et les « Autres ». De fait, l'auteure ne montre pas l'Orientalisme comme une représentation par et pour les Européens, mais davantage comme le résultat de circuits de communication, de circulation et de production de connaissances dans lesquels les drogmans ont joué un rôle essentiel.

Ingrid Houssaye Michienzi
CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée

(2) W. Said Edward, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.